# *TRADUIRE PROUST. SUR LES PREMIÈRES PAGES DU* TEMPS RETROUVÉ
# *APORIES TRADUCTIVES OU ANALYSES SUPERFICIELLES ET DIFFICULTES REELLES MAIS MAL MAÎTRISEES ? DE LA PRATIQUE TRADUCTIVE ECLAIREE A LA THEORIE DE LA PRATIQUE DE LA TRADUCTION*

**Jean-Louis COURRIOL***

***Abstract***: *Translating Proust is both exalting and dangerous. Exalting because it means giving a new life to an exceptional literary production. Dangerous because such a huge flowing novel obliges the translator to remain always careful and to know perfectly both the languages from and to which he is translating. We have pointed in our study too many errors which can't be allowed in such a perspective.*

***Keywords***: *practice, theory of practice, intraductibility, treason, poetry, prose.*

Dès la première phrase de l'incipit du *Temps Retrouvé* – et l'on imagine facilement combien il a dû être travaillé et retravaillé par Proust – la traduction roumaine publiée en 1977 aux éditions Minerva nous met en présence d'imprécisions qu'il eût été extrêmement simple d'éviter. C'est un signe malheureusement de mauvais augure qui se confirme aussitôt dans la suite. Nous verrons comment.

Venons-en immédiatement à ce qui nous semble être une première erreur à la fois très grave et double. Voici le texte proustien: „Je n'aurais d'ailleurs pas à m'arrêter sur ce séjour que je fis à côté de Combray, et qui fut peut-être le moment de ma vie où je pensai le moins à Combray, si justement par là, il n'avait apporté une vérification, au moins provisoire à certaines idées que j'avais eues d'abord du côté de Guermantes et une vérification aussi à d'autres idées que j'avais eues du côté de Méséglise."

La traduction roumaine interprète de manière erronée à notre sens le mot séjour par une périphrase inutile, „aceastà perioadà de timp" que „sedere" ou même, à l'extrême rigueur, „sejur" peut rendre parfaitement. Pire encore, elle prolonge cette première approximation injustifiée par une autre „pe care am retràit-o" alors que Proust dit tout simplement „ce séjour que je fis".

Introduire dans cette première phrase, volontairement ou non, de près ou de loin, une allusion à la mémoire „am retràit-o" est contraire au dépouillement évident de l'expression proustienne, donc formellement inadéquat, d'une part, et déplacé d'autre part, sur le fond, puisque l'auteur ne revit pas, on s'en aperçoit très vite, il vit tout autrement – on pourrait même dire „à l'inverse" - ce qu'il avait vécu autrefois. Il y a donc là une erreur qui aurait pu et dû être évitée puisqu'elle déforme gravement le texte proustien lequel est également malmené dans la même séquence du point de vue, cette fois, de l'ordre des mots. Citons à nouveau l'original:„si, justement par là, il n'avait apporté une vérification provisoire". La traduction roumaine sépare de si, de dacà, donc, par le syntagme „ea nu mi-ar fi prilejuit" l'explication „tocmai prin aceasta", ce qui rend

* Professeur Agrégé de l'Université en Lettres Classiques, Professeur des universités docteur d'État de Langue et Littérature Roumaines à l'Université de Lyon, Professeur Associé à l'Université de Pitesti, Président de l'Institut International *Liviu Rebreanu* de Recherches en Traduction, jlcourriol@yahoo.fr



BDD-A6074 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.153 (2026-09-14 15:17:28 UTC)

difficilement compréhensible le rapport logique entre „le moment de ma vie où je pensai le moins à Combray" et l'idée exprimée dans les premiers mots, à savoir que „je n'aurais pas à m'arrêter sur ce séjour" lequel n'est donc éclairant que pour la raison précisément que l'auteur n'y a presque pas pensé à Combray. Il aurait donc fallu rapprocher „tocmai din acest motiv" (qui nous semble meilleur que „tocmai din aceasta" pour rendre „justement par là" qui n'est pas aussi familier et peu élégant que ne le serait un „justement pour ça" que Proust n'a pas employé ou qu'il a délibérément évité d'employer) de la conjonction „dacà". La topique, l'ordre des mots, aurait été plus explicite et donc plus conforme à la parfaite simplicité du style proustien ici.

C'est une chose qu'il est essentiel de prendre en compte s'agissant d'un auteur qui a acquis souvent très injustement la réputation d'écrire de manière compliquée voire hermétique, de multiplier les phrases interminables sollicitant l'attention extrêmement soutenue du lecteur. On voit ici, et ailleurs aussi bien sûr, que ce qui le définit fondamentalement c'est au contraire une précision millimétrique dans le maniement des mots et du discours. L'apparente complexité de certains moments peut cacher une extrême simplicité, à l'inverse, l'apparent dépouillement d'autres séquences dissimule une profondeur de sens et surtout de nuances que le traducteur a le devoir de saisir et de rendre.

C'est à cela que l'on mesure pleinement en quoi l'acte traductif est infiniment plus révélateur encore que la simple analyse critique, aussi fine et subtile qu'elle puisse être. A la condition, évidemment, que cet acte soit accompli en totale connaissance de cause, avec un sens aigu de la mission traductologique et une parfaite maîtrise des deux langues en contact.

Le traducteur – quand il l'est dans l'acception entière du terme et de la fonction – est l'interprète qui extrait du texte, pour le reformuler dans une autre langue, tout ce qui en fait non seulement le sens, disons, premier, mais aussi, peut-être surtout, l'insoupçonnable subtilité. En effet, la nécessaire confrontation de deux univers linguistiques, loin d'être un obstacle – contrairement au si banal, au si fallacieux et pourtant inoxydable préjugé italien du traduttore/traditore – à l'élucidation du phénomène littéraire en est très probablement une des voies les plus sûres. Si la traduction n'est pas précédée d'une lecture faite au microscope et d'une analyse empathique, jamais satisfaite d'elle-même, du texte à traduire, elle ne saurait aboutir à ce à quoi elle doit aspirer sans jamais, toutefois, espérer l'obtenir en totalité: une compréhension intégrale qui va devoir ensuite se réincarner dans un autre monde linguistique et, en conséquence, en translater toutes les nuances et valeurs, ce qui est par définition irréalisable si elles n'ont pas été identifiées et parfaitement analysées.

Revenons à nos textes et à la pratique traductive clinique, pour ainsi dire. C'est encore et toujours la première phrase qui nous occupe et nous préoccupe. Il s'y pose en effet deux autres problèmes que la traduction en question n'a pas su résoudre. Le premier – qui est aussi le plus grave puisqu'il touche à ce que l'on peut sans risque d'erreur considérer comme un concept essentiel de l'oeuvre proustienne est celui du rendu de l'expression le „côté" – voir „du côté de chez Swann" , „du côté de Guermantes" dont Proust, à une ou deux pages de là, donne, entre guillemets, la définition: „ces inattingibles lointains dont ne connaît jamais sur terre que la direction, que – ce que j'avais cru jadis que je pourrais connaître seulement de Guermantes et peut-être, en un sens, je ne me trompais pas – „le côté".

Ce terme, mis entre guillemets par Proust lui-même ici, désigne donc très clairement, aussi clairement qu'il est possible s'agissant d'une inévitable approximation humaine, un espace flou, une proximité, un voisinage incertain. Comment traduire ce



BDD-A6074 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.153 (2026-09-14 15:17:28 UTC)

terme chargé d'une aura littéraire aussi puissante ? La traduction dont nous traitons ici propose et admet le mot partea, au singulier donc. Cela ne nous semble guère une solution viable dans la mesure où ce qui pourrait éventuellement correspondre, comme sens et surtout comme nuance, à l'emploi proustien de „côté" serait, selon ce que nous venons d'en dire, le mot „pàrtile", au pluriel. En effet, on trouve en roumain très fréquemment, l'expression „în pàrtile Moldovei ou Sucevei", par exemple, pour indiquer une localisation à la fois vague et précise qui correspond justement à ce „côté" tel que le définit Proust lui-même. Il eût été préférable, à notre sens, d'opter pour ce type de solution puisque l'utilisation, par Proust, de ce qui n'est, à l'origine, qu'un syntagme spatial banal doit recevoir un traitement traductif analogue. „Partea" ne nous semble guère fournir l'équivalent le plus adéquat.

Signalons enfin, pour en finir avec cette première phrase, ce qui nous paraît constituer une erreur assez caractérisée, pour ne pas dire élémentaire, de compréhension du texte. Lorsque Proust dit „certaines idées que j'avais eues d'abord du côté de Guermantes" et „d'autres que j'avais eues du côté de Méséglise" la préposition composéee (de + le) „du" n'est pas un marqueur de complément du mot idées mais partie intégrante du syntagme locatif „du côté de Guermantes" ou „de Méséglise" avec une valeur, donc, ici, simplement spatiale.

Un peu plus loin, une autre inadvertance nous semble difficile à admettre de la part d'une traduction qui exige, non seulement une attention purement linguistique – à savoir un respect de la lettre, au sens propre, du texte - mais une parfaite connaissance de sa teneur spirituelle et littéraire. Lorsque Proust dit: „Il arrivait que Gilberte me laissât aller sans elle" il paraît difficile, des deux points de vue susdits et qui se complètent, de traduire „se întâmpla ca Gilberte sà nu meargà cu mine". Il y a là deux erreurs conjointes: laisser aller n'est pas aller, la nuance est évidente puisqu'il y a expression d'une volonté minime de la part de Gilberte, d'une sorte d'autorisation implicite renforcée par le „sans elle" qui suit. Dans le texte de la traduction, rien de cette idée implicite - l'adjectif est d'ailleurs trop fort – n'est présent. Il est clair que cette acceptation par Gilberte de promenades auxquelles elle ne participerait pas revêt une signification nullement négligeable dans ses rapports avec le narrateur et que l'on ne peut donc l'escamoter sans raison. Et il n'y en a effectivement aucune, ce qui rend le choix traductologique non seulement fautif par rapport au texte et à sa résonance dans l'ensemble de l'oeuvre, mais parfaitement injustifiable. Rien n'empêche, en roumain, de traduire: „Se întâmpla ca Gilberte sà mà lase sà mà plimb fàrà ea" qui rend exactement compte de tout ce que veut (au sens fort de volonté expresse) dire le texte. Si la traduction a souhaité éviter la répétition de laisser qui devient laissant, dans le membre de phrase suivant („laissant mon ombre derrière moi"), il a encore fait erreur en péchant par souci d'améliorer un texte où l'on constate à maintes reprises que Proust ne cherche pas forcément à éliminer les répétitions.

Là aussi le respect d'éventuelles et apparentes ou réelles imperfections est partie intégrante de la pratique traductive: en tout état de cause, rien ne peut justifier de compromettre l'essentiel du texte. Les négligences continuent dans la même page puisque nous relevons à nouveau une interprétation inadmissible de „du côté de Guermantes" par „în privinta Guermantes-ilor", - c'est à dire « à propos de Guermantes » - ce qui est, ici plus encore que précédemment, une élémentaire faute de compréhension.

Nous sommes en présence d'un manquement à la déontologie traductologique assez étonnant s'agissant d'une oeuvre majeure de la littérature française, dont la difficulté de lecture est certes indéniable par certains côtés mais certainement pas à ce



BDD-A6074 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.153 (2026-09-14 15:17:28 UTC)

niveau de la pure analyse du sens linguistique élémentaire. Il est légitime de se demander comment les valeurs fondamentales du texte seront préservées et transcrites par la suite (et la suite est longue !) si de telles erreurs „basiques" sont à relever en ouverture de l'oeuvre.

Un peu plus loin, dans ce même début important du Temps Retrouvé, voici la phrase de Proust qui donne sa tonalité, sa signification d'ensemble au passage, celle de la constatation d'un émoussement, avec le temps, des sentiments et des sensations apparemment les plus fortes et les plus intimes: „J'étais désolé de voir combien peu je revivais mes années d'autrefois." Phrase à la fois extrêmement simple syntaxiquement et puissante sémantiquement puisqu'elle résume de manière saisissante tout le *Temps Retrouvé*.

Il était absolument essentiel de lui trouver un équivalent à la mesure de son importance. Or, dans la traduction roumaine, le „combien peu" se transforme sans raison en un „cu câtà nepàsare" qui est évidemment beaucoup trop radical et explicite, en contresens même, ou presque, avec le texte de Proust. Il n'est nullement question d'indifférence mais de manque d'acuité dans les sensations, ce qui fait une énorme différence, évidemment. Il aurait donc fallu tout simplement respecter au mieux l'original, y compris la répétition du même syntagme employé dans la phrase immédiatement précédente et traduire, donc, „cât de putin". Par ailleurs „désolé" peut avoir un sens très fort „nespus de întristat" ou une signification légèrement plus atténuée de seul regret. „Îmi pàrea atât deràu sà vàd cât de putin îmi retràiam anii de altàdatà" nous semblerait sûrement plus juste en fonction de la tonalité d'ensemble du contexte.

Tout, dans ces pages, doit être pesé avec une précision pharmaceutique, rien ne doit être laissé à l'improvisation surtout pas l'utilisation des prépositions qui est toujours, dans le passage d'une langue à une autre, une très délicate opération. Ainsi, lorsque Proust dit: „Mais, séparé des lieux qu'il m'arrivait de retraverser par toute une vie différente" le „par" ne saurait en aucune façon être rendu par „într-o viatà cu totul diferità". En effet le narrateur ne retraverse ( erreur aussi sur „stràbat" à peine corrigée par din nou qui ne suggère pas suffisamment la réitération de retraverser pourtant capitale puisque tout repose sur ce retour en des lieux qui ne sont plus les mêmes non parce qu'ils auraient changé mais parce que celui qui les revoit n'est plus le même) pas ces lieux „en (ou dans) une vie différente" mais „par le prisme d'une vie différente, à travers la vision d'une vie qui l'a profondément changé". Nous ne voyons nul inconvénient, au contraire, à trouver l'équivalent exact de ce „par une vie" dans „printr-o viatà" qui dit exactement la même chose.

Autre syntagme qu'il était impératif de faire passer avec toute sa force délibérément recherchée par Proust dans la très belle fin de cette phrase: „Mais séparé des lieux qu'il m'arrivait de retraverser par toute une vie différente, il n'y avait pas entre eux et moi cette contiguïté d'où naît, avant même qu'on s'en soit aperçu, l'immédiate, délicieuse et totale déflagration du souvenir".

Cette „déflagration", qui plus est, du „souvenir" n'est pas, évidemment, le fruit du hasard. Le mot lui-même éclate, explose au bout de la phrase et ce n'est pas de n'importe quelle déflagration qu'il s'agit mais de celle d'une notion consubstantielle à l'oeuvre de Proust: le souvenir, la mémoire. De sorte que „înväpàiere a amintirii" nous semble tout à fait impropre à traduire l'image auditive de „déflagration", mot qui pour Proust et son époque est évocateur, par sa valeur phonétique même, du feu roulant des obus de la Grande Guerre. „Înväpàiere" est une image essentiellement visuelle, évoquant, elle, la flamme et l'incendie, pas la fulgurance assourdissante de la „déflagration".



BDD-A6074 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.153 (2026-09-14 15:17:28 UTC)

Malheureusement la phrase qui suit témoigne à son tour d'une interprétation erronée qui nous semble grave elle aussi. Rappelons le texte proustien: „Ne comprenant pas bien sans doute quelle était sa nature, je m'attristais de penser que je n'éprouvasse pas plus de plaisir dans ces promenades." S'agissant d'un développement du syntagme analysé précédemment, „la déflagration de la mémoire", elle doit être traitée, cette phrase, avec la plus grande attention, d'autant que le narrateur y consigne son inhabileté à saisir la nature du subtil phénomène de mémoire indiqué. Or la traduction ignore justement la nuance du segment „pas plus de plaisir dans ces promenades" en la rendant par „nu-mi mai fàceau cine stie ce plàcere".

C'est accuser le trait de manière indue: l'idée est évidemment que le narrateur est attristé par le sentiment de ne pas éprouver plus de plaisir, autrement dit qu'il compare, inconsciemment ou non, le plaisir consigné par sa mémoire à celui, diminué, dilué, atténué, du présent. Le „plus" de „pas plus" est donc essentiel: „eram întristat la gândul cà nu încercam mai multà plàcere în aceste plimbàri." et non l'inverse „nu mai încercam" comme le traducteur l'a interprété fallacieusement. Il éprouve du plaisir mais moins qu'il ne le devrait, à ses yeux, tandis que la formule roumaine aurait pour équivalent en français „pas vraiment de plaisir" ce qui est bien différent.

Autre erreur non moins grossière et double ici même: le rejet de „fàrà îndoialà" en début de phrase alors que chez Proust le „sans doute" module le verbe „ne comprenant pas bien" et qu'il est, par ailleurs, de force infiniment moindre que „fàrà îndoialà" lequel correspond à un „sans aucun doute" ou „sans doute possible". On voit qu'ici encore la traduction déforme gravement toute la vision que le lecteur roumain aura du texte proustien.

C'est dans cette perspective que toute traduction doit être réalisée et qu'elle doit être jugée sous peine de galvauder l'acte traductif et, surtout, de fausser définitivement la perspective du lecteur de la langue d'arrivée, et par voie de conséquence, l'apport culturel dont la traduction est le vecteur essentiel sinon unique.
Autres facteurs d'étonnement dans la phrase suivante: „Comment, cela ne vous fait rien éprouver, me disait-elle, de prendre ce petit raidillon que vous montiez autrefois ?", deux, en fait, qui grèvent sérieusement et le sens et la couleur de cette phrase essentielle pour le passage puisqu'elle est prononcée par Gilberte et accentue encore le désarroi du narrateur en lui confirmant son diagnostic d'une atonie de ses sensations.

Comment peut-on sérieusement, lorsque l'on s'est donné la mission de traduire Proust, se permettre de proposer au lecteur, en lieu et place d'une recherche stylistique évidente destinée à camper linguistiquement le personnage d'une Gilberte à la fois aimable et guindée, une suite de maladresses assez grossières à notre sens. Jugeons sur pièces: „Cum, nu-ti spune nimic apucând pe aceastà càrare povârnità pe care urcai pe vremuri ?" Il y aurait déjà beaucoup à dire sur l'emploi de la seconde personne et de l'élimination du vouvoiement puisque les rapports du narrateur et de Gilberte sont à l'évidence empreints d'une distance que le tutoiement ne saurait rendre. Le recours à dumneata (et son expression visible) est donc pour le moins nécessaire. Mais c'est surtout la gaucherie du „nu-ti spune nimic" qui ne peut en aucune façon rendre la force de „Cela ne vous fait rien éprouver" lequel nous paraît inacceptable, à plus forte raison lorsqu'il est suivi de cet étrange „apucând" – clairement inchoatif en roumain, alors que monter implique une durée –se prolongeant indûment par un syntagme d'une effarante bizarrerie „càrare povârnità" sorti tout droit d'une imagination de traducteur très mal inspiré.

Reprenons les choses dans l'ordre. Voici comment il nous semble qu'il faudrait donner à sentir, à voir et à entendre ce mot de Gilberte: „Cum de nu simti nimic,



BDD-A6074 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.153 (2026-09-14 15:17:28 UTC)

dumneata, (când o iei serait même préférable) luând-o în sus pe acest povârnis pe care îl urcai mai demult ?", dans lequel ce „de" légèrement autoritaire, étonné, presque indigné, nous semble pouvoir suggérer ce qu'il y a de cassant dans la remarque de Gilberte de même que „luând-o în sus ou când o iei în sus" est beaucoup plus près de prendre, - voir a o lua la dreapta, la stânga= exactement prendre à droite et à gauche -. Quant à l'existence de povârnis pour traduire exactement „raidillon" il est tout à fait étonnant que le traducteur n'y ait pas songé, ce qui lui aurait évité une énormité, à nos yeux, ce plus que déroutant „càrare povârnità".

Nous passerons sans trop nous appesantir sur la lourdeur d'ensemble des phrases suivantes: par exemple „si ea însàsi se schimbase atât demult încât nu o mai gàseam frumoasà si nici nu mai era deloc". „Si ea se schimbase" aurait suffi à traduire „Si ea însàsi" puisque „si" peut avoir ici la double valeur du „et" de simple coordination et du „aussi" qui équivaut largement au „elle-même" lequel, traduit en roumain par „însàsi" est pesant stylistiquement. De même le rajout de „si nici" qui ignore la juxtaposition proustienne combinée d'ailleurs avec une subordination (répétition de que, qu'elle ne l'était plus du tout) nous semble une erreur secondaire mais non négligeable. Nous suggérons donc pour l'ensemble de la phrase: „Si ea se schimbase într-atât încât nu mi se mai pàrea frumoasà, încât nu mai era deloc". De la sorte l'impression du narrateur „nu mi se mai pàrea frumoasà" (que nous estimons mieux rendue par l'intermédiaire du verbe „a pàrea") reste syntaxiquement et sémantiquement sur le même plan strict que chez Proust: en effet le „qu'elle ne l'était plus du tout" n'est pas formellement indépendant du premier, il constitue un prolongement dans la réalité, „elle ne l'était plus du tout" de la sensation éprouvée.

C'est une subtilité du style proustien que cette traduction est parfaitement incapable, en l'état, de faire apprécier au lecteur roumain, chose évidemment tout à fait dommageable à la transmission de ce qui est, en dernière analyse, l'essentiel de l'oeuvre littéraire.

En l'occurrence, s'agissant de Proust, cet essentiel ne tient pas seulement à la lettre de la narration, à l'intrigue pure, à ce qui relève du simple romanesque de surface. Il participe tout autant, sinon plus, de la philosophie de l'oeuvre qui vise à faire affleurer l'ineffable, à privilégier - sans négliger la narration classique, évidemment - tout ce que le roman traditionnel, selon Proust, ne s'est pas attaché à mettre en évidence.

Mais de manière plus générale, c'est un des thèmes de recherche les plus épineux que la traductologie se doit d'affronter puisqu'il est au coeur même de sa pratique et de sa nécessaire réflexion. On peut le formuler simplement de la manière suivante: qu'est-ce que la traduction doit traduire ? La question peut paraître simpliste, elle recouvre pourtant toute la problématique traductionnelle et de la réponse, si réponse il peut y avoir, dépendent et les axes de travail concret du traducteur et les fondements mêmes d'une authentique théorie de la pratique de la traduction. On pourrait aussi la formuler ainsi: „Qu'est-ce que le traducteur ne peut pas ne pas – ou ne doit pas – ne pas traduire pour remplir parfaitement sa mission ?"

Rien n'est plus difficile à établir, rien n'est plus vital aussi pour une réelle herméneutique pratique d'abord puis théorique, ensuite, de la traduction. Aussi longtemps que, dans le coeur même de l'activité traduisante débouchant forcément sur une analyse théorisante de celle-ci, des réponses aussi précises que possible n'auront pas été apportées à cette question la traduction ne pourra qu'avancer à tâtons et se priver de perspectives éclairantes. Il faut donc que la pratique éclairée de la traduction sache déboucher sur une théorie de cette pratique qui, sans édicter de lois ou de règles apodictiques, puisse ouvrir des perspectives et tracer des pistes hors desquelles il sera



BDD-A6074 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.153 (2026-09-14 15:17:28 UTC)

dangereux de s'aventurer.

Si nous allons plus loin, (p.693, Proust / p. 8 traduction) voici ce que la traduction propose au lecteur roumain: „Dar confirmarea din partea ei a părerilor pe care mi le formasem în privinta Méséglisei". Le texte de Proust dit, lui: „Mais quand elle vérifia pour moi des imaginations que j'avais eues du côté de Méséglise". On voit que la traduction persévère ici dans son erreur première à propos de ce concept de base de Proust, le „côté". Elle ne réussit pas, malgré l'évidence linguistique, à sortir du contresens grave, à nos yeux, qui consiste à faire de la préposition purement spatiale „du" un groupe prépositionnel „în privinta" qui équivaut à un „à propos de „, „sur". Dans la phrase présente, l'erreur est encore plus grossière que précédemment puisque les „imaginations" du narrateur ne peuvent nullement concerner le côté de Méséglise mais ont simplement eu pour cadre –on devrait ajouter géographique - le côté de Méséglise et pour objet – fondamental et terriblement douloureux au moins pour le temps où le Chagrin ne s'était pas encore usé, lui qui en est encore plus atrocement susceptible que la Beauté, selon une affirmation des pages suivantes – le terrible malentendu existentiel des relations „ratées" entre le narrateur et Gilberte.

Il est donc clair qu'une incompréhension linguistique pourtant élémentaire peut retentir gravement sur la mise à la disposition du lecteur d'arrivée par le traducteur de tous les éléments d'une interprétation sans faille. Et c'est pourtant en cela que consiste sa tâche fondamentale, celle à l'accomplissement de laquelle il ne saurait se soustraire sans faillir.

Ces quelques constatations concrètes, faites, pour ainsi dire, sur le vif, c'est à dire dans l'acte même du traduire en acte, condamnent à nos yeux sans appel possible toutes les traductions – et elles sont hélas l'écrasante majorité – qui négligent la lecture en profondeur du texte original – par désinvolture coupable ou, ce qui est pire, incompétence – et par voie de conséquence immédiate la réincarnation du premier dans le second.

Il en résulte non seulement une grave déformation du message esthétique et culturel dans la langue d'arrivée, chose d'une extrême gravité, naturellement, mais aussi une dévalorisation durable de la traduction dont la mission finit par être considérée comme impossible à accomplir dans son intégralité.

Il ne faut pas chercher ailleurs l'origine de tous les a priori de défiance à son égard: intraductibilité, souvent limitée de manière paradoxale et injustifiable à la seule poésie, trahison ( le trop fameux traduttore/traditore de sinistre et toujours actuelle mémoire). Ces deux imputations fondamentales dont la première équivaut à la pure et simple négation de son existence même, négation à laquelle on peut et doit répliquer à la manière de Zénon prouvant le mouvement par la marche, et dont la seconde ne saurait concerner que la traduction qui ne l'est pas authentiquement, relèvent à l'évidence de la pure et simple imposture intellectuelle ou de l'ignorance. Elles doivent être combattues par la définition et la mise en application d'une déontologie sans faille, même si cela conduit à éliminer du champ traductologique pur un nombre considérable de pseudo-traductions qui ne méritent tout au plus que le terme d'adaptations avec tout ce que cela comporte d'approximation et donc d'intraductibilité réelle et de trahison non moins grave.

En effet on ne saurait nier que la traduction est le seul vecteur possible de la communication interhumaine – non seulement interlinguistique mais intralinguistique puisque tout échange entre deux locuteurs y compris de même langue repose sur une translation minime – et interculturelle ou intercivilisationnelle. En contester la possibilité reviendrait à mettre en doute sans aucun argument sérieux toute réalité de



BDD-A6074 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.153 (2026-09-14 15:17:28 UTC)

contact authentique entre les cultures.

***Bibliographie***

Ballard, M., *La traduction, contact des langues et de cultures* (1), Artois presses Université, 2005
Chardin, Ph. (dir), *Originalités proustiennes*, Editions Kimé, Paris, 2010
Ellison D., *Proust et la tradition littéraire européenne*, Classiques Garnier, Paris, 2013
Vegliante, J.-Ch., *D'écrire la traduction*, Paris, PSN, 1996.



**BDD-A6074 © 2013 Universitatea din Pitești**
**Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.153 (2026-09-14 15:17:28 UTC)**